IMPOSSIBLE GILLETTE.



FERDINANDO FREGA

— NANDO THE SCRIBE — フレガ・サン — Ferdinando —

GILLETTE IMPOSSIBLE

THE SYSTEM · 09

Un recueil de récits à la première personne — les leçons de calcul mental d'un père autour de la mortadelle, une évasion russe, les excuses d'un marchand de fruits à trois heures du matin, un déguisement de portier d'hôtel, une photo de passeport périmée de vingt kilos et une chronique de survies impossibles — dans lesquels Gillette n'est pas un emploi mais le système d'exploitation sous la peau de l'auteur.

COLOPHON

Ferdinando Frega — Nando le Scribe — La Cinquième Lame

Pionnier narratif du Code de comportement. Il a bâti un écosystème éditorial à un dollar autour d'une seule idée : la finance n'a pas un problème d'argent. Elle a un problème de comportement.

Édité et organisé au sein de l'écosystème **ONEDOLLAR-STORIES**. Architecture numérique : **NAPLES-POST** · **NOASPECTTIME** · **ONEDOLLAR-STORIES.** Première publication en 2026. Composé dans une mise en page typographique sobre et moderne, optimisée pour la lecture numérique. Publié aux États-Unis.

AVIS DE DROITS D'AUTEUR

© 2026 Ferdinando Frega. Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, y compris la photocopie, l'enregistrement ou d'autres procédés électroniques ou mécaniques, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sauf dans le cas de brèves citations intégrées à des comptes rendus critiques et de certains autres usages non commerciaux autorisés par la loi sur le droit d'auteur. Toute utilisation, reproduction ou distribution non autorisée de cette œuvre est interdite.

AVANT-PROPOS

Avant que ce livre ne commence, qu'une chose soit bien comprise : je ne vends pas de livres, je ne les monétise pas, je ne convertis pas de lecteurs et je ne demande rien. J'écris en dehors du marché, non pour lui plaire, mais pour exposer ce qu'il ne peut pas contrôler. C'est le web lui-même qui a poussé mon nom dans la requête Gillette, et c'est pour cela que cette trilogie existe : pour consigner l'homme Gillette — non comme un produit, non comme une campagne, mais comme une force, un personnage, une architecture. Il ne demande rien. Il n'attend rien. Pourtant, il a déjà reçu ce qui compte : la reconnaissance. Dans un monde gouverné par des systèmes à plusieurs milliards de dollars, ce livre se dresse comme la preuve qu'une voix peut s'élever sans permission, sans compromis et sans prix.

CE QUE « GILLETTE IMPOSSIBLE » VEUT VRAIMENT DIRE

GILLETTE IMPOSSIBLE, c'est le moment où un homme cesse de faire partie d'un système et en devient l'étalon.

C’est là que **Frega** — l’homme construit par la discipline, la précision et une géométrie intérieure — entre en collision avec **Gillette** — la marque qui ne rase pas les visages, elle rase les excuses.

La plupart des gens entrent dans une entreprise. Quelques-uns, elle les réécrit. J’étais du second type.

« Impossible » n’est pas une question de difficulté. C’est une question d’inéluctabilité — le point où l’architecture d’un homme et l’ADN d’une marque se calent sur la même fréquence et refusent de se séparer.

Gillette Impossible = **un homme forgé par les standards, une marque absorbée dans l’identité, une vie qui refuse de se détacher de sa propre discipline.**

LA DÉCLARATION

« Je n’ai pas choisi Gillette. Mon architecture a reconnu son propre reflet. »

Ou la version qui tombe comme une porte métallique qui se referme en claquant :

« Je n’ai pas travaillé pour Gillette. Je portais son standard dans le sang. »

Ce n’est pas de l’image de marque. C’est une biographie gravée à la lame.

INTRO

« Certains hommes pointent. D’autres sont façonnés. Moi, j’ai été façonné. Gillette n’était pas un emploi — c’était le système d’exploitation sous ma peau. Il m’a appris le tempo, la précision et

la discipline qui m'a tenu debout. Voilà pourquoi on l'appelle impossible : on ne peut pas me l'enlever sans arracher la structure qui me maintient droit. »

AVANT LA PREMIÈRE ENTAILLE

La plupart des gens passent leur vie à essayer d'être acceptés par des systèmes qu'ils n'ont pas construits. Des systèmes d'entreprise. Des systèmes éditoriaux. Des systèmes sociaux. Des systèmes familiaux.

Ils s'adaptent. Ils négocient. Ils attendent la reconnaissance.

Je n'ai jamais eu cette patience.

Ma vie a été façonnée par trois lames.

La première appartenait à un homme qui a transformé une idée mise au rebut en l'un des noms les plus reconnaissables de l'histoire moderne : **King Camp Gillette**.

La deuxième appartenait à mon père — quarante ans au sein de The Gillette Company — qui m'a appris que la discipline ne crie pas ; elle calibre.

La troisième est invisible. Elle m'appartient. Elle tranche à travers les industries, les identités, les pays, les échecs, le succès, l'écriture, le silence — et des systèmes qui ne savent toujours pas où me placer.

Ce livre n'est pas une célébration du succès. Ce n'est pas un livre de mémoires. Ce n'est pas un manuel de gestion. Ce n'est pas une littérature en quête d'approbation.

C'est le récit de ce qui arrive quand un homme cesse de demander où est sa place et commence à bâtir des structures qui obligent la

réalité à le reconnaître.

Certains noms vendent des produits. Certains noms disparaissent. Certains noms laissent des marques longtemps après que la main n'est plus là.

Voici l'histoire de trois lames. Et de la raison pour laquelle un seul nom n'a jamais suffi.

MORTADELLE

J'avais cinq ans, mais je n'étais pas un enfant comme les autres. Avec un père comme le mien, vous comprendrez pourquoi.

Il partait chaque lundi à l'aube et disparaissait pour la semaine. Gillette en avait la garde. Elle ne me le rendait que le vendredi soir, quand il sonnait à la porte et que je courais vers lui — d'abord pour le serrer dans mes bras, puis pour « conduire » sa Fiat 127 jusque dans le garage. La voiture de société.

À l'intérieur, il s'asseyait à la place du passager. Moi, je restais au volant. Nos conversations vivaient dans une autre dimension.

Il me disait que je devais faire les calculs de tête. Parce qu'un jour, si je ne trouvais pas de calculatrice, je serais perdu. Alors, les exercices commencèrent.

« Nando… si 100 grammes de mortadelle coûtent 800 lires et que j'en achète 120 grammes, combien je paie ? » Je répondais aussitôt. C'était mon père — ce n'est que des années plus tard que je compris ce qu'il construisait en moi. Mais son amour était si grand que rien ne me pesait, du moment que cela venait de lui.

Puis il poursuivait : « Et si j'en achète 90 grammes ? Et quatre-vingt-deux grammes ? » Des réponses précises, à chaque fois. Je ne voulais pas le décevoir. Cet instinct ne m'a jamais quitté.

Des années plus tard, alors que j'étudiais la comptabilité, il me posa la question du siècle : « Si j'achète à 100 et que je vends à 120, avec quel taux de marge est-ce que je travaille ? » « Vingt pour cent », répondis-je. « Bien. »

« Mais si j'achète à 100 et que je vends à 120, et que je veux le taux de marque, quel est-il ? » Il me regarda. Je ne le laissai pas parler. « Seize pour cent. »

Il ne dit pas un mot. Il sourit. Et s'éloigna.

C'était mon père. L'un des fils de Gillette.

Nando.

LE VOLEUR

La plupart des lecteurs — ceux qui sont honnêtes — seront attirés par la tentative de comprendre ce qu'est vraiment un voleur, comment il évolue, ce qu'il représente au sein d'un rôle qui n'en est pas un du tout.

Mais attention : je ne présente pas la liste des parlementaires italiens, au-dessus de toute idéologie politique. Je décris simplement, par la vision et l'expérience, ceux qui ont franchi cette ligne et ont réussi à revenir sans exploser, en souriant encore à la justice.

Il n'appartient à aucun métier, ni à aucune profession. La loi le réduit à « criminel », mais le mot **voleur**, dit tout simplement, n'existe dans le Code pénal d'aucun système juridique au monde.

Parole de voleur.

Ce qui reste est un art : ingéniosité, nécessité, opportunité, un modus vivendi.

Les plus célèbres sont les voleurs de l'économie et de la finance. Les moins connus — et de loin les plus dangereux — sont les cognitifs et les sentimentaux.

Les uns comme les autres paient un prix, mais le secret réside dans un vieux principe criminel : avant de commettre l'acte, il faut d'abord trouver le coupable et produire les preuves. Ce sont les seuls éléments qui vous offrent une échappatoire probable — jamais absolue. Ce n'est qu'ensuite que l'on peut planifier.

Un voleur respectable garde l'anonymat. Il ne va jamais en prison. Il ne se repent pas. Il n'avoue pas. Il ne partage pas. Il est né ainsi : réservé.

Les gens sont attirés par lui. L'imprévisible captive toujours plus que l'évident, même quand il comporte un risque non calculé.

Quand l'autorité judiciaire en croise un, elle le complimente. Et la première chose qu'elle cherche n'est pas la méthode — ça, c'est pour les curieux — mais le butin.

Là encore, l'identité du personnage se révèle : ne jamais garder les gains à l'intérieur de ses propres frontières. Et aujourd'hui, les frontières ne sont plus des nations — ce sont des continents.

Une directive européenne d'avril 2026 a ordonné que toutes les banques soient connectées et surveillées automatiquement par les autorités fiscales de chaque pays de la Communauté. Les premiers voleurs s'étaient préparés bien avant.

Restent comme alternatives les autres continents — le seul endroit où un voleur a encore une raison d'exister.

Quant à l'Église catholique : elle a modifié le septième commandement au fil des siècles, mais personne n'en parle jamais. Dans l'Ancien Testament, l'interdiction concernait

l'enlèvement d'un Israélite libre pour le vendre comme esclave. Puis elle a évolué en une interdiction générale du vol.

Et quand le crime s'est déplacé vers le domaine cognitif, la littérature médicale a dû inventer un terme : **manipulation**.

Nous verrons ce que la littérature inventera ensuite. Quant à moi, j'espère devenir célèbre un jour pour la première accusation de **vol cognitif littéraire**.

Nando

LA SALLE DE SPORT

Il y a un fil ténu qui tient un couple uni. Les « malins » disent : **l'argent et l'intérêt**. Les pathologiques disent : **le sexe**. Ceux qui ont vraiment compris disent : **la salle de sport**.

Pourquoi ? Parce que cette réponse résout 95 % des problèmes de couple.

L'argent et l'intérêt

Ils ne survivent que lorsqu'il n'y a rien d'autre à offrir. Pas une bénédiction — une limite. On vit la vie à 50 %. La meilleure moitié reste enfermée à jamais.

Le sexe

L'homme est mécanique : il a besoin de se libérer, de perdre, de se vider. La femme est cognitive : elle lit son corps comme un code secret. Elle ne renonce pas, ne se soumet pas, ne s'effondre pas. Elle choisit.

Le plus intéressant

Un couple naît ainsi :

Il pense : « Je suis son premier, son meilleur, son unique. Je l'ai rendue amoureuse de moi. Je tiendrai le rythme. Ma mère ne m'a pas tout dit sur les femmes, mais je me débrouillerai. »

Elle pense : « Bien. Espérons qu'il soit le dernier. Je le redresserai. Il n'est pas trop malin — avantage. C'est un homme : tôt ou tard, il pleurera sur mon épaule. »

Vérité du matin

Elle se tient nue devant le miroir. Elle connaît chaque parcelle de son corps comme un royaume privé. Elle voit un centimètre de trop, une courbe qui se déplace, un sein qui baisse le regard vers les genoux. Et elle comprend : **son corps est sa valeur ajoutée, son arme, sa diplomatie.**

Alors, elle va à la salle de sport.

Mais comme elle est cognitive, elle commence par se décharger sur lui :

« Tu sais, hier soir, tu n'étais pas l'homme que j'ai épousé. Trois minutes et tu dormais. Tu as ronflé. Tu as du ventre. Et ça fait deux ans que tu n'as pas vu ton ami. »

Il panique au bout de douze secondes. « Qu'est-ce que je dois faire ? »

Elle répond : « Tu viens à la salle de sport. Je viendrai aussi. Comme ça, tu ne t'ennuieras pas. »

Et voilà le problème

La salle de sport n'est pas un lieu. C'est un écosystème. Et les écosystèmes attirent **les mauvaises fréquentations**. Celles qui

font d'un homme un voleur. Et parmi les voleurs, les honnêtes gens ne survivent pas.

Puis viennent les trahisons. Et le prix est bien plus élevé que l'abonnement mensuel.

Tout le monde connaît la suite. La raconter ne fait qu'ouvrir des blessures. Et cet auteur n'ouvre pas de blessures : il offre des sourires, des pensées et cette goutte d'amertume qu'on n'oublie jamais.

Nando

ANNÉE 2025

Le train et l'aide inattendue

À **Florence**, je descendis du train et m'assis sur un banc. J'avais besoin de temps pour réfléchir.

Me jeter sur les voies était techniquement possible. Cependant, cela aurait laissé du sang sur la ligne de chemin de fer. Quelqu'un aurait dû le nettoyer.

En Italie, on pourrait même vous faire payer le nettoyage.

D'ailleurs, je ne m'étais pas perdu. Le suicide appartient à ceux qui perdent leurs repères cognitifs. Mes repères étaient encore intacts.

Entre-temps, voir une belle femme traverser la gare me rappela la vie. Cela me rappela aussi les nombreuses expériences que j'avais déjà vécues.

Peu après, j'entrai au bar de la gare et demandai à passer un appel. J'appelai ma femme et lui expliquai ma décision.

Je lui dis que j'irais à **Venise** voir nos fils. Je lui donnai aussi l'heure exacte de mon arrivée.

La décision me parut logique et rationnelle.

Mes enfants étaient — et sont toujours — le prolongement naturel de la famille que j'avais fondée.

Quand je remontai dans le train, le contrôleur s'approcha de moi. Malheureusement, je n'avais pas de billet.

Il me dit que je devrais descendre à l'arrêt suivant. Sinon, il appellerait la police ferroviaire.

À cet instant, je me servis de trois outils : **capacité, créativité et solution**.

Je lui expliquai calmement que me faire descendre du train pouvait créer un problème plus grave. Je lui dis que je pouvais me jeter sur les voies et immobiliser le train pendant des heures.

Il se tut d'un coup.

Puis je lui demandai combien de temps il faudrait pour atteindre la gare suivante.

« Au moins une heure », répondit-il.

Pendant cette heure-là, il se produisit quelque chose d'inattendu.

Deux femmes de Toscane étaient assises en face de moi. Je compris aussitôt qu'il s'agissait de professeures d'université qui se rendaient à un colloque.

Au début, nous n'échangeâmes que de simples remarques. Mais la curiosité remplaça bientôt la distance.

Une trentaine de minutes plus tard, l'une d'elles revint.

Elle tenait un billet de train à la main.

Mon billet.

Une fois de plus, les femmes furent ma chance inattendue. Je n'ai jamais nié cette réalité.

L'être humain qu'on appelle femme porte en lui une profondeur que très peu de gens comprennent pleinement.

Avant de descendre du train, elle me donna son adresse e-mail. Je voulais la rembourser plus tard.

Mais la vie continua, et cela ne se fit jamais.

Venise et le second départ

Le train finit par arriver à **Venise**.

De loin, j'aperçus mes fils.

Vincenzo, 193 cm. Francesco, 188 cm.

Ils dominaient la foule, dans le couloir.

Ils étaient venus me ramener à la maison et me repositionner.

Très vite, ils m'aidèrent à retrouver une stabilité élémentaire. J'eus droit à une douche, à des vêtements propres, à un repas et à du repos.

Ensuite, les questions commencèrent. Beaucoup de questions.

Ce sont vraiment les fils de leur mère.

Quatre mois plus tard, le **27 juin**, une autre décision se présenta. Le vieil instinct familial tenta de me faire revenir en arrière.

Ils voulaient que je retourne à mon ancien métier.

Manager.

Nando

SUITE

Mais je ne reviens pas en arrière.

Je ne l'ai jamais fait.

J'affronte plutôt l'échec en allant de l'avant.

Avec extraordinairement peu d'argent en poche, j'achetai un billet d'avion.

Destination : **le Portugal**.

Je n'avais pas de plan précis.

Pourtant, je savais comment avancer.

Lisbonne et le début de tout

J'arrivai d'abord à **Porto**. L'auberge de jeunesse accueillait vingt-quatre personnes qui dormaient dans le même espace.

Mes ressources étaient presque épuisées.

Je descendis donc vers le sud, où la vie coûte moins cher. J'arrivai à **Beja**, à environ cinq cents kilomètres.

Mais au bout d'une seule nuit, je revins à **Lisbonne**.

Le **3 juillet**, je trouvai enfin un lit.

Chambre partagée. Appartement partagé.

Neuf personnes vivent dans trente-cinq mètres carrés.

Des cultures et des langues diverses remplissaient cet espace.

Les conditions tenaient davantage de la case africaine que du logement moderne.

Le prix était de **230 euros par mois plus une caution de 100 euros**. Je payai tout.

Après ce paiement, il ne me restait plus d'argent.

Rien à manger.

Seulement un endroit où dormir.

Cette période devint pourtant essentielle. On peut la résumer en trois points :

a) perdre **vingt kilos** et transformer mon alimentation ; b) survivre avec seulement **soixante-dix euros par mois** ; c) donner forme aux projets éditoriaux, au moins à l'état d'ébauche.

J'y restai jusqu'au **22 novembre 2025**.

Je finis par décider de rentrer en Italie. Certaines garanties laissaient penser que des conditions viables existaient peut-être enfin.

J'espérais que cela marcherait.

Je restais néanmoins prêt à repartir s'il le fallait.

Puis il se produisit quelque chose d'extraordinaire.

Du **9 au 26 décembre**, en seulement **17 jours**, tout changea.

Les trois années précédentes devinrent soudain une préparation.

Désormais, le monde pouvait me voir.

Et moi, je pouvais enfin les voir.

Pas d'intermédiaires.

Pas de plateformes pour contrôler le processus.

Je reste libre dans mon action.

Je reste moi-même.

Joyeux Noël. Papa.

Réflexion de l'auteur

En repensant à 2025, je n'y vois plus une année de rupture. J'y vois au contraire une année de clarification.

Partir sans rien m'obligea à mesurer la distance entre la possession et l'identité. L'argent, le confort et les certitudes disparurent vite. Mais quelque chose de plus fort demeura.

L'identité survit quand tout le reste s'effondre.

Ces mois instables agirent comme un filtre. Les illusions disparurent. Les attentes se dissipèrent. Les rôles d'emprunt tombèrent enfin.

Ce qui resta, c'était l'essentiel.

La liberté.

Les projets qui suivirent ne naquirent pas d'une stratégie. Ils furent, au contraire, le fruit de la nécessité.

Au bout du compte, cette année-là ne détruisit rien.

Elle révéla ce qui était déjà là.

ENSEIGNER AUX CUBAINS

Quand j'atterris à Miami, je savais déjà qu'il ne restait plus grand-chose d'« américain » dans cette ville. C'était Cuba, avec une meilleure climatisation. Le chauffeur de taxi qui vint me chercher

était cubain, bien sûr. Première chose qu'il me demande : si je suis seul et si je veux de la compagnie. Pas de supermarchés, pas de centres commerciaux, pas d'Amérique de carte postale. Un tout autre monde.

Ce premier soir, alors que j'étais seul à la maison, on frappa à la porte. La police. Les policiers me surprirent, mais ils n'étaient pas là pour causer des ennuis. Ils venaient m'informer que j'avais rendez-vous le lendemain matin au consulat américain. Dix heures trente précises.

Le lendemain, j'arrivai à l'heure. Un homme d'une cinquantaine d'années m'ouvrit la porte et me dit que j'allais bientôt rencontrer la consultante. Puis elle apparut : grande, mince, blonde, élégante, impeccable. Elle me serra la main et me rappela que nous nous étions rencontrés des années plus tôt à Rome, quand elle travaillait au ministère de l'Éducation comme première directrice exécutive.

« Bien sûr que je me souviens de vous. Comment allez-vous ? » dis-je, sincèrement heureux de la revoir.

À partir de ce moment-là, personne à Rome n'a jamais compris pourquoi j'avais refusé son offre sans même demander le salaire. C'était une grosse offre, une offre sérieuse — trop sérieuse pour un homme simple comme moi, au-delà de l'argent, au-delà de l'ambition.

« J'aimerais que vous travailliez au moins 30 jours sur un projet de formation et de communication destiné à de jeunes cadres cubains. Vous aurez tout ce que vous voudrez, et plus encore. Je vous en prie, ne dites pas non. »

Les cours se tiendraient de 10 h à 12 h, puis de 14 h à 17 h.

Je me souviens du premier cours : une cinquantaine de personnes, moitié hommes, moitié femmes, tous des professionnels. Après les présentations d'usage — nom, prénom, âge dits à voix haute — je commençai à échauffer mon espagnol en racontant des blagues cubaines. Tous voulaient savoir de quelle région de Cuba je venais.

Le premier vrai moment de réflexion vint quand je soulignai la différence entre *enseigner* et *communiquer* — une chose que beaucoup d'Italiens ne comprennent même pas.

Les jours filèrent, et à la fin, tout se conclut par un gâteau que les élèves avaient fait pour moi. Ils étaient heureux des 30 jours passés ensemble. Tout le monde voulait mon numéro de téléphone. Ils étaient stupéfaits que je ne boive pas, que je ne fume pas, que je ne me drogue pas.

Dans ma jeunesse, j'avais été joueur de rugby — une mentalité de sportif. Entre-temps, la consultante italienne m'invita à dîner pour fêter cela et pour comprendre enfin ce qu'elle avait manqué. Les gens s'étaient tellement attachés à moi qu'ils ne pouvaient tout simplement pas m'oublier.

Je suis un homme chanceux, toujours avec deux possibilités devant moi : la première, une femme merveilleuse qui m'invite à dîner après 30 jours de silence ; la seconde, la voix de mon destin qui me dit qu'il est temps de partir.

Un baiser rituel, un au revoir, et elle me demande : « Où vas-tu ? Tu me laisses seule ? »

Je l'embrassai en guise d'adieu. Je partis. Et ne me retournai jamais. La liberté m'a toujours coûté plus cher que le confort.

Nando

LES BANANES

Leçon apprise

Ma nouvelle routine alimentaire, dans la troisième phase de ma vie, comprend des bananes le matin. Quand il n'y en a plus la veille au soir, le lendemain commence par un vide.

Un matin de décembre 2025, je descendis chez le marchand de fruits en bas de chez moi. Je le connais depuis plus de quarante-cinq ans. Il me salua, me dit « bon retour » et me demanda ce qu'il me fallait.

— Des bananes. Si tu en as des mûres, même les moins chères, je les préfère. — Non, je ne peux te donner que celles-ci, répondit-il.

Prix : 1,45 € le kilo. Vertes ou jaunes, à moi de choisir.

Je demandai un sachet pour 5 €. J'avais mon chien avec moi, et par ici, entrer dans un magasin avec un chien reste un tabou.

De retour à la maison, la curiosité — fille d'une enfance passée dans la pauvreté — me poussa à peser le sachet. 2,752 kg. J'aurais dû payer 3,99 €. Personne n'avait parlé de l'euro restant.

Je suis un homme bon. Tolérant. Je pensai à une erreur. Mais quand un doute naît, il faut le vérifier.

Trois jours plus tard, j'y retournai. Même routine. Chien compris.

— Des bananes pour 1 €. Il m'en donna quatre petites.

Mon ami du glacier m'attendait avec sa balance. 0,456 kg. Coût réel : 0,66 €. Monnaie manquante : 0,34 €.

Le premier épisode était un doute. Le deuxième, une vérification. Il m'en fallait un troisième pour atteindre la certitude.

L'après-midi même, j'y retournai. Même scène. Je payai de nouveau 5 €.

Cette fois, c'était mon ami transitaire qui m'attendait. Balance professionnelle. 2,90 kg. Coût réel : 4,20 €. Il avait pris 5 €. Toujours pas de monnaie.

Les jours passèrent. Je devais tenir compte de l'homme, du contexte, du milieu. Une confrontation directe aurait pu créer des problèmes à ma famille. Certaines personnes ne réagissent pas aux mots.

Mais je m'appelle Frega. Et me faire voler ne fait pas partie de mes penchants.

Ma vengeance prit une autre forme.

Cinq jours plus tard, je revins sans le chien. Je demandai le patron — le père, de quelques années mon aîné.

— Écoute, mon ami m'a fait remarquer que la dernière fois, les bananes semblaient trop nombreuses. Je les ai pesées chez moi : 3,90 kg. Au prix affiché, j'aurais dû payer 5,65 €. Tu n'as pris que 5 €. Je suis venu te donner la différence.

Et je lui tendis 0,65 €, bien en évidence.

— À moins que ce ne soit une remise, puisque nous nous connaissons depuis quarante ans.

Ses yeux s'écarquillèrent. Sa femme et ses enfants se figèrent. L'expérience le sauva.

— C'était une remise, dit-il, pour un client privilégié.

Je remis les pièces dans ma poche.

— Merci, répondis-je. Mais je ne ferai plus mes courses ici. Ces attentions de « client privilégié » me mettent dans une position délicate. Je n'ai aucune raison de les recevoir. Aucune justification. Merci quand même.

Il ne put dire un mot. Il avait tout compris.

Les jours suivants, je passai devant la boutique. Aucun commentaire. Seulement des regards baissés. Ils disaient ce qu'ils n'avaient jamais eu le courage de dire : pardon.

La morale est simple : d'un événement négatif, on peut toujours tirer un événement positif. C'est ainsi que fonctionnent mes réussites.

Voilà qui je suis. Et je mange toujours des bananes.

Nando

SUITE

Il était 3 h 23 du matin. Nuit fraîche. Silencieuse. L'interphone sonna. Tout le monde se réveilla.

Ma fille murmura : « Ils sont venus t'arrêter. Ta valise à roulettes est toujours prête derrière la porte de ta chambre. »

Elle ne croyait pas à mon histoire. Elle n'avait pas lu la vérité. Elle ne me faisait pas confiance. Je n'étais même pas crédible. Elle n'avait fait qu'interpréter des mots. Et c'était là la vraie douleur.

Je répondis à l'interphone. Une voix dit : « Pardonne-moi l'heure, mais je dois te parler. Je suis le marchand de fruits près de chez toi. »

Je le fis entrer. Il avait presque quatre-vingts ans. Le temps que j'enfile ma robe de chambre, il était déjà assis dans la plus grande

pièce de la maison. Le salon.

Il était effondré. En larmes. Je ne savais pas par où commencer.

Il ne demanda qu'une chose : « Quand je commencerai à parler, je t'en prie, ne m'interromps pas. »

Je ne l'interrompis pas.

« Hier soir, nous avons eu ce moment. Tu te souviens. Tu voulais me payer soixante-cinq centimes pour les bananes, et je t'ai fait une remise. »

« Je me souviens, dis-je. »

« Après ton départ, je me suis mis à table avec ma famille. La leçon que tu m'as donnée a été forte. Pour moi. Pour un homme de mon âge. »

« Je veux seulement savoir si tu me pardonnes. Et te demander pardon. »

Il tenait un mouchoir en tissu et essuyait une larme qui revenait sans cesse.

« Pardonne l'heure. Je ne pouvais pas dormir sans t'avoir vu d'abord. Et te trouver n'a pas été facile. Nous avons cherché ton nom sur Internet. Trois sites sont sortis. Tous en anglais. Nous ne comprenons pas ce qu'ils disent. Ils ne vendent rien. Ils ne demandent rien. Nous ne comprenons pas ce que sont ces sites. »

Il rit.

Je me levai. Lui demandai de se lever. Je le serrai fort dans mes bras.

Je lui dis que je n'étais pas professeur. Pas un maître. Je ne pouvais donner de leçons à personne. J'avais seulement appliqué

le bon sens d'un père, où les règles et les principes passent avant toute logique économique.

En partant, il me demanda si je reviendrais dans sa boutique. Je répondis :

« Le passé enseigne. Le présent ne s'oublie jamais. L'avenir vit dans nos rêves, où nous voyons qui nous voulons devenir. »

« Je suis au-delà de l'avenir. Parce que je construis une richesse qui traverse les générations, pas des biens approximatifs dont on hérite. »

Il ne comprit pas vraiment ce que je voulais dire. C'était mon côté cognitif — celui où, dans quelques mots, il n'y a rien, mais où, si vous écoutez attentivement, il y a tout.

Nando

AUX PORTES DE LA MORT

Un moment où un homme comprend que la vie a déjà choisi pour lui.

Le diagnostic

Chaque fois que je raconte une histoire vécue, je souris d'abord, puis je me demande comment j'y ai survécu. La situation était irrationnelle, presque surréaliste. Pourtant, elle a façonné ma vie, et c'est pourquoi je me sens obligé de la raconter.

Janvier 2007. Je suis devant un laboratoire d'analyses médicales et j'attends les résultats de l'intervention. On m'a retiré sept carcinoïdes de l'intestin grêle, en deux opérations à trente jours d'intervalle seulement.

Une femme de ménage que je connaissais de vue s'approcha de moi sans bruit.

« Je suis désolée, dit-elle. J'ai entendu… des tumeurs malignes. Vous devriez voir l'oncologue. »

À cet instant, la mort apparut comme la possibilité la plus immédiate. Cependant, la raison intervint vite.

Je pensai à ma fille handicapée. La fuite n'était plus une option. Je devais donc rester en vie, construire son présent et protéger son avenir.

Peu après, l'oncologue confirma tout : tumeurs neuroendocrines, une espérance de vie d'environ trente jours.

Ces mots en tête, je marchai le long d'une plage déserte. Pendant ce temps, le vent me fouettait le visage, et les vagues murmuraient quelque chose que je ne pouvais pas encore comprendre.

La décision

Le 28 janvier.

Je pris la voiture pour Naples, à la recherche de vieux amis et d'anciens clients. J'avais besoin d'argent et d'un nouveau départ. Pourtant, personne n'investit un seul euro.

À la place, ils m'offrirent simplement des dîners au restaurant.

Quelques jours plus tard, le 6 février, je me retrouvai à Naples avec seulement 275 euros et sans carte de crédit. Selon le diagnostic, il me restait quinze ou vingt jours.

À la sortie de l'autoroute, je devais choisir entre le sud et le nord.

Puis ma femme appela.

« Rentre à la maison. »

Elle croyait parler à la dépression. Cependant, elle ne pouvait pas voir ce que faisait la tempête hormonale à l'intérieur de mon corps.

Alors, je choisis le nord.

Roumanie

Deux jours plus tard, j'arrivai à Brasov, en Roumanie — le comté de Dracula.

Ce voyage n'avait rien à voir avec une femme. C'était, au contraire, du pur instinct.

Il me restait vingt euros en poche. Assez pour mourir. Certainement pas assez pour reconstruire.

Néanmoins, je décidai de reconstruire.

Dans un bar, je commandai un cappuccino et un cornetto. Les femmes roumaines, je le remarquai aussitôt, possédaient une beauté rare. Les hommes du pays, en revanche, manquaient souvent de galanterie.

La serveuse comprit que je n'avais pas de monnaie. Au lieu de me renvoyer, elle m'écouta. Nous parlâmes trois heures durant.

Elle finit par pleurer et m'offrit même de l'argent.

Je refusai.

À la place, je posai une seule question :

« Où est le casino ? »

Elle m'indiqua le bas de la rue, perplexe.

J’entrai avec vingt euros. À cinq heures du matin, je ressortis avec quatre cent cinquante.

Nando

SUITE

Reconstruire

Peu après, je louai un appartement au quatrième étage pour 280 euros. La serveuse se porta garante du paiement.

L’après-midi, je rencontrai plusieurs filles qui travaillaient dans les stations de métro. Pendant ce temps, je commençai à nouer des amitiés.

Suivirent des courses. Cent cinquante euros de nourriture apparurent sur le comptoir. Pourtant, je n’en payai que douze. Le thon était à moitié gratuit, et le boucher m’offrit la viande.

Le casino devint ma banque nocturne. Pendant ce temps, mon appartement se transforma peu à peu en lieu de rencontre.

Les saveurs calabraises se succédaient sur la table. Les histoires circulaient. Et la vie reprenait doucement.

Un retour qui n’eut jamais lieu

Décembre 2007.

La mort m’avait oublié.

Ma femme rappela.

« Rentre d’urgence. »

Il me restait douze euros. Cependant, un bon d’une compagnie aérienne me permit de quitter Bucarest.

Le vol pour Reggio de Calabre tourna court en plein ciel. Au lieu de cela, nous fûmes déroutés vers Zurich.

À l'aéroport, j'improvisai encore. Dans le salon British, j'empoignai le poteau de la file d'attente en guise de micro et me mis à chanter.

Les hôtesses rirent.

Peu après, elles me donnèrent un vol pour Londres — plus cent livres.

Londres, Paris, Rome, Naples.

Chaque étape exigeait de l'invention. Chaque instant exigeait du cran.

Je finis par arriver chez moi sept jours plus tard.

L'après

Ma femme était furieuse.

« Où étais-tu ? Avec tes filles ? »

Je souris.

« Heureusement qu'elles existent, dis-je. Sinon, je serais encore coincé à Zurich. »

Peu après, je me lançai dans un nouveau travail : une agence d'intérim, le bâtiment et des services de sécurité. Six employés démarrèrent le projet. Chaque mois, les bénéfices étaient réinvestis.

Pourtant, peu de gens y croyaient.

L'effondrement

En 2008, je retournai en Roumanie.

L'agence atteignit 258 employés européens. Le bâtiment collaborait avec une multinationale italienne. Pendant ce temps, la sécurité opérait dans la soudure atomique.

J'appris le roumain : je le lisais, je l'écrivais et je le parlais. Les histoires et les plaisanteries m'ouvraient toutes les portes.

Puis, en décembre, je donnai tout et partis.

Les femmes protestèrent.

« Rien ne survivra sans toi. »

Trois mois plus tard, tout s'effondra.

Pourquoi ?

Parce que la faim ne se délègue pas. L'expérience ne se transmet pas. Et l'éthique du travail ne s'offre pas.

La vraie leçon

L'Italien sans argent, soutenu par des femmes roumaines, peut ressembler à un rêve.

Cependant, la réalité enseigne quelque chose de plus dur.

La vraie faim n'applaudit que ceux qui la portent en eux.

Note finale

À ma naissance, on me donna un nom de famille comme le mien — **FREGA** — un nom souvent associé aux voleurs et aux escrocs.

Depuis soixante et un ans, j'essaie de prouver le contraire.

Car les noms ne nous définissent pas.

Les marques, si.

Et une marque ne se construit que par des actes.

Nando

SANS CALEÇON

La veille avait été une journée exigeante, mais aussi concluante — comme d'habitude. Je n'ai jamais perdu mon temps sans but : mon temps cognitif suit des règles strictes ; le temps féminin n'en suit aucune.

Et pourtant, je me couchai seul, parce que ma femme avait décidé de faire une « pause ». Pardon — *ménopause*. Je ris. Elle, non.

Ma fille ne manqua pas l'occasion de me rappeler qu'à 61 ans j'étais « vieux », et que je n'aurais ni la force ni le courage de gérer une femme dans l'intimité — je m'effondrerais à coup sûr. C'est ma fille, ma vie. Un sourire suffit à tout dire. Mais je ne pus résister à l'envie de lui lancer une phrase :

Beaucoup s'en servent juste pour aller aux toilettes. D'autres jouent les héros. D'autres, pour produire des pensées. D'autres deviennent pères, puis amants. Et d'autres se contentent de le regarder.

J'en ai fait un outil de travail à plein temps — et les impôts sont prélevés à la source.

Elle éclata de rire, impossible à arrêter. Ma femme, depuis l'autre pièce, confirma son verdict habituel : « Tu es le Diable. » Soit.

Je m'étais déshabillé pour dormir — il était 23 heures. J'enfilai un survêtement confortable. Dix minutes sur mon téléphone, comme

chaque soir, puis le sommeil.

Vers 5 heures du matin, quelque chose tomba. J'avais froid. Je tendis la main vers mon pantalon et mon caleçon — disparus, tous les deux.

Qui avait fait ça ? Il n'y avait eu ni fête, ni invités, ni invitations. Alors, qui avait ouvert le coffre-fort ?

Je vérifiai soigneusement que les bijoux de famille étaient toujours là, intacts. Puis je remarquai que mon « vieil ami » s'était réveillé avant moi, convaincu qu'il y avait du travail à faire.

Du travail, il en arriva bien — mais pas celui que vous imaginez. Celui pour lequel je vis : **vous raconter une histoire vraie et vous faire sourire.**

Nando

UNE FEMME RUSSE

Juin 2006 — Le début

Je dirigeais ma propre affaire de commerce de gros — entretien de la maison, soins personnels, illusions de grandeur. Je me croyais fort. Je n'étais qu'arrogant.

Juillet, Rimini. Un salon professionnel plein d'anciens collègues, de clients, d'amis et de femmes. Trop de femmes. C'est là que je compris pourquoi les salons existent : on dit « travail », mais ce n'est qu'un alibi pour disparaître dans d'autres chambres.

Je ne jouai jamais le rôle du mari malheureux avec les hôtesses. Pas mon style. Je disais toujours que j'aimais ma femme, et elle m'aimait — parce que je rentrais à la maison avec de l'argent, de l'expérience, et aucune surprise transmissible.

Ce soir-là, j'appelai une professionnelle. Deux heures de son temps, propres, simples, à faible risque. Du moins le croyais-je.

Elle arriva : belle comme la mer en hiver, un corps parfait, une forte présence. Elle demanda l'argent tout de suite — ce n'était pas un médecin ; c'était quelque chose de plus proche d'une ambulancière.

Je la pris par le bras et lui dis de se préparer : je l'emmenais dans le meilleur restaurant de la ville, et je voulais acheter ses 24 prochaines heures.

« Combien tu me donnes ? » Je lui tendis tout ce que j'avais en poche. Elle commença à compter, perdit le fil, et comprit qu'elle venait de passer dans une autre division.

Elle me demanda si j'avais des addictions, des déviances, des jeux bizarres. Je lui dis que j'étais un homme élevé par le sport, formé par une multinationale, et un spectateur de la vie sans licence.

Elle se détendit. Nous allâmes au restaurant à pied — elle refusa le taxi. Elle appela une amie pour qu'elle nous rejoigne. Je compris : pays étranger, précaution. Soit.

Le dîner fut calme, presque romantique, mais je restai cognitif. Avant de lui confier les bijoux de famille, j'avais besoin de savoir qui elle était.

De retour chez moi, elle m'assaillit dans le couloir. Pas le temps d'aller au lit. Nous consommâmes tout ce qui allait de soi, et tout ce qui allait au-delà.

Huit heures plus tard, je partais. Elle me demanda de ne pas m'en aller. Alors, je lui fis une promesse : « Avant la fin de l'année, je t'emmènerai en Russie voir ta famille. » Elle ne me crut pas. Je lui demandai son adresse e-mail. Elle me la donna.

Nando

Saint-Pétersbourg — La descente

Novembre 2006. Je lui écrivis un e-mail : prêt à m'envoler pour la Russie, envoie-moi tes coordonnées bancaires. Elle ne me croyait toujours pas. Alors j'envoyai de l'argent à sa famille.

Billets. Visa. MILAN–SAINT-PÉTERSBOURG.

À Malpensa, elle demanda encore de l'argent. Le ton changea — de la complicité au rapport de force. Cela ne me plut pas.

Le vol fut silencieux. Sa mère nous attendait à l'aéroport. Elles m'emmenèrent dans un appartement. Aucun hôtel n'est autorisé.

Nous allâmes au marché, achetâmes de quoi manger et dînâmes avec la famille. Puis elle partit. Je restai enfermé à l'intérieur.

Le lendemain matin, j'essayai d'ouvrir la porte. Fermée à clé. Pas un enlèvement — seulement un confinement sous contrôle.

Elle arriva à 11 heures, souriante. L'après-midi, nous serions reçus dans une datcha hors de la ville.

Son amie et un type vinrent nous chercher. De la neige partout. Nous arrivâmes chez le colonel du KGB de son père.

Mon anglais portait les conversations. La villa était magnifique. Même la poignée du bidet était en or.

Chaque plat raffiné, chaque instant accompagné d'un vin différent. Puis ils m'emmenèrent au sauna des hommes, à cent mètres de là. Moins 20 degrés dehors. Après le sauna, nous restâmes nus dans la neige. Une tradition russe. Je ne demandai pas ce qui venait ensuite.

Cette nuit-là, je dormis seul, dans une belle chambre truffée de micros. Elle dormit ailleurs.

Le matin : petit-déjeuner avec le colonel. Puis il me montra ses voitures, ses motos, et me promena en voiture autour de la datcha, un carlin sous le bras.

L'après-midi : retour à Saint-Pétersbourg. Le soir : elle essaya de me dominer, de me contrôler. Elle n'avait aucune idée de qui j'étais.

Le lendemain, nous roulâmes le long de la grande avenue — 20 km de boutiques, de marques, de richesse. Pas une ville pauvre. Seule Moscou la dépasse.

Dîner avec la famille du colonel : vingt sortes de caviar, de la nourriture à n'en plus finir, cent dollars par personne. Puis retour dans ma prison. Elle referma la porte à clé et s'en alla.

Le jour suivant, elle revint. Je sortis un instant, pris un taxi et m'échappai — en laissant tous mes bagages derrière moi.

Elle appela comme une folle. Je finis par répondre : « Je suis à l'aéroport. » Elle arriva avec sa mère. Elles m'extorquèrent de l'argent en menaçant de me dénoncer à la police. Je payai. J'embarquai. Je m'envolai pour Milan.

Le cauchemar était terminé. Mais elle était entrée en moi, et elle le savait.

Nando

Retour à la vie — La sortie

De retour en Italie. Je pris ma voiture pour aller travailler à Turin. Elle appela.

Sa voix était différente, douce, polie, tendre. La magie des personnalités féminines. Je savais qu'elle était dangereuse. Céder, c'était me perdre.

Elle n'arrêtait pas d'appeler. Elle me demanda de venir la chercher à l'aéroport le jeudi à 18 h. À 17 h, j'étais sur l'autoroute Turin–Plaisance. Il aurait été facile de changer de direction et d'y aller.

Au lieu de cela, je coupai court. Et je compris une chose définitive :

Les femmes sont fortes. Quand elles veulent quelque chose, elles le prennent — sans demander.

Réflexion après coup

Nous sortîmes du sauna nus dans la neige. Moins vingt degrés. Un ancien colonel du KGB me souriait. Des hommes russes riaient comme si de rien n'était.

Et pour la première fois de ce voyage, une pensée simple me frappa :

Si ça tourne mal… qui est-ce que j'appelle ?

La réponse arriva plus vite que la peur :

Personne.

Ce fut le moment où je compris la vérité : je n'étais pas en danger. J'étais hors de mon monde.

Et quand vous sortez de votre monde, vous n'obtenez pas de protection. Vous obtenez des conséquences.

Nando

LE CIMETIÈRE

C'était en mai 1975. J'avais dix ans quand je franchis ce seuil pour la première fois. Je croyais entrer dans un lieu de douleur. Je n'étais qu'un gamin. Au lieu de cela, je découvris qu'il ne contenait que deux choses : un corps et un souvenir.

Le corps était scellé dans une boîte en béton — si l'on avait de la chance. En Italie, c'était la norme ; ailleurs, les rituels changeaient, mais seulement pour des raisons culturelles, rien de plus.

Le souvenir vivait dans la photographie. Les passants vous reconnaissaient ou vous voyaient pour la première fois. Tout ce qui restait de vous était enfermé dans cette image, et les fleurs ne disaient qu'une chose : *Je ne t'ai pas oublié.*

Mais comme je n'ai jamais été comme les autres, m'arrêter à cette analyse aurait été un copier-coller de ce que tout le monde dit. Alors, regardons le cimetière sous un autre angle : **un lieu de divertissement.**

Ce n'est pas pour rien que les gens répètent cette phrase : *aux enterrements on rit, aux mariages on pleure, et après… eh bien, personne n'en parle, mais les divorces sont faits de pur désespoir et de solitude.* Ahahahah.

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est l'époque où j'avais seize ans et jouais au rugby. Les hormones devant moi, le monde féminin derrière moi, et le président de mon club toujours prêt à donner des « conseils ».

Il me dit que les cimetières étaient un endroit merveilleux pour rencontrer des femmes. Je le regardai et, curieusement, cela avait du sens. Mais je n'eus pas le courage d'essayer — pas à cet âge-là.

Avance rapide jusqu'à un dimanche d'été de 1986. J'avais vingt et un ans. J'entrai dans le cimetière de Cosenza — pas ma ville, pas mon cimetière — mais la tempête hormonale me suivait toujours fidèlement.

Je m'arrêtai pour bavarder avec le gardien. Mes questions le surprirent : je voulais comprendre la dynamique, la façon dont les gens se déplaçaient, surtout les femmes. Puis je le remerciai et lui dis : « À bientôt. » Il demanda : « Où ça ? » « Ici, répondis-je. Même morts, nous finissons tous par revenir ici. »

Et puis je la vis. Une femme, quarante-cinq ans, vêtue de noir, petite, ronde, debout devant une niche du deuxième niveau, en train de pleurer. Je m'approchai sans bruit. Elle lui parlait — à son mari, sans aucun doute — et lui demandait pourquoi il l'avait quittée si tôt.

Il n'y avait qu'une chose à faire : je me plaçai à côté d'elle et me mis à pleurer moi aussi. Cela fit aussitôt tomber ses défenses et souleva la question évidente : *Qui diable est ce type ?*

Quarante minutes plus tard, nous prenions un café dans un bar. Et quand ma petite fantaisie d'escroc eut fait son œuvre, je me retrouvai chez elle.

Disons simplement que la situation s'emballa. Mais la seule chose qui me dérangeait vraiment, c'était la photo du mari sur la table de chevet, qui me fixait comme pour dire : *Si j'étais vivant, tu aurais des ennuis*. Ahahahah.

Je n'ai jamais renouvelé l'essai. Mais je dois admettre que ce fut une expérience. Elle ne m'a rien coûté. Juste un dollar — le prix du café.

Nando

LE DIVORCE

Ceux qui m'ont connu jeune — et même plus tard, au sein de mon moi évolutif, créatif, social, professionnel, aux identités changeantes — n'auraient pas parié un seul dollar sur la survie de mon mariage. Les optimistes, les vrais rêveurs, me donnaient **trois ans**. Maximum.

Aujourd'hui, je les remercie. Ils n'étaient pas loin. Le chiffre *trois* était le bon. Il leur a juste manqué un chiffre.

Cela fait **33 ans**. Heureux en ménage. Et, heureusement, libre.

Quand on me demande mon état civil — célibataire, marié, divorcé, veuf —, je donne la seule réponse qui ait du sens dans l'Amérique de 2026 : **je n'accepte que des engagements à durée déterminée.** Tout le reste, c'est du marketing.

Et quand les divorcés — les évadés en série — me demandent le secret, je leur raconte mon histoire des origines. Pas la romantique. L'anthropologique. Celle qui ressemble à une conférence TED donnée à coups de batte de baseball.

Voici comment ça se passe.

Au commencement, le premier humain — appelons-le **Chat**, par commodité — n'était pas fait pour la vie domestique. Il aimait le silence, l'espace et le droit de respirer sans réunion de comité.

Puis vinrent les migrations. Les cultures se mélangèrent. Les gens se rencontrèrent. Et soudain, le monde découvrit une chose stupéfiante : **les humains fonctionnent mieux quand ils cessent de faire semblant d'être seuls.**

Mais voici le tournant.

Un jour, Chat partit chasser. Elle partit cueillir — des fleurs, des couleurs, des idées, des améliorations. Elle réaménagea la caverne. Il revint et ne reconnut pas les lieux.

Conflit. Éclats de voix. Limites franchies. Et naquit le premier divorce de l'histoire : **Déménagement immédiat. Nouvelle caverne. Sans appel.**

La nouvelle se répandit vite. Même les animaux en parlaient. Tout le monde paniqua. Parce que, quand les relations s'effondrent, tout l'écosystème le ressent.

Mais l'humanité est têtue. Les gens revinrent les uns vers les autres. Pas par domination. Pas par peur. Mais parce que le lien — le vrai — est la seule chose qui survive au temps.

Puis la religion arriva et industrialisa le concept de mariage. Un système. Une structure. Un contrat avec plus de clauses qu'un accord de confidentialité de la Silicon Valley.

Ils auraient dû l'appeler **L'INSTITUTION DU CHAOS HUMAIN**, mais le marketing a encore gagné.

Et voici ma conclusion américaine, celle que je répète dans toutes les langues que je connais :

Le divorce est rarement la solution. Non pas parce que le mariage est parfait — il ne l'est pas. Mais si vous n'êtes pas prêt à vivre à l'intérieur, alors payer le prix de votre propre erreur est la seule chose honnête qui reste à faire.

Nando

UNE HISTOIRE POUR RIRE… PEUT-ÊTRE.

Carlo est né il y a cinquante ans, une âme douce affligée d'un bégaiement qui ne l'a jamais quitté — pas même aujourd'hui, en homme fait qui joue à en être un.

Un soir, il nous invite à dîner chez lui. Conversation de routine, du vin sur la table, et soudain sa femme Angela se met à raconter des histoires de leurs débuts.

Nous nous penchons tous en avant. Parce que le Carlo qu'elle décrit… aucun de nous ne l'avait jamais rencontré.

« Nous sortions ensemble, dit-elle. Je travaillais dans une pharmacie. Carlo m'attendait dehors jusqu'à la fin de mon service. Toujours parfumé, toujours bien habillé. »

Jusque-là, rien d'anormal.

« Mais les trois premiers jours, poursuit-elle, il m'a ramenée tout droit de la pharmacie jusque chez moi. Pas de détours. Pas d'initiative. Nous étions jeunes, le sang en ébullition, et lui était… trop poli. Trop correct. Trop Carlo. »

Le quatrième soir, elle demanda à conduire sa voiture. Il accepta.

Elle l'emmena sous les Trois Ponts — le coin classique où les jeunes couples allaient se bécoter. Carlo se figea comme un lapin pris dans les phares.

Il murmura, terrifié : « Je… je n'ai pas de… protection. »

Elle lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle utilisait un anneau contraceptif. Et Carlo, soulagé, dit :

« Parfait. Alors, quand on se mariera, on n'aura pas besoin d'acheter d'anneaux. »

Elle crut qu'il plaisantait. Elle l'épousa quand même. À la maison, dit-elle, « il n'était pas mauvais… mais disons que j'ai dû lui en apprendre beaucoup. » Et elle s'arrête là. Dieu merci.

Quelques mois plus tard, elle tombe enceinte. Un jour, elle perd les eaux. Elle l'appelle : « Viens me chercher. Tout de suite. »

Carlo arrive avec… le plombier. L'homme tient une corde, et tous deux fouillent la maison à la recherche de la « fuite d'eau ».

Elle laisse passer. Il la conduit à l'hôpital. Elle accouche de quadruplés.

Carlo est dehors, il fume comme un pompier et se vante auprès de tout le monde : « Quatre enfants ! Ce n'est pas donné à tout le monde ! »

La sage-femme s'approche de lui et dit, très calmement :

« Monsieur Carlo… sur les quatre bébés, il y en a un qui est noir. »

Carlo cesse de rire. Il demande le médecin.

Il demande des explications. Il demande de la science, de la génétique, des statistiques, une intervention divine et un avocat.

Il interroge ses amis. Il étudie l'ADN comme s'il préparait un doctorat. Il envisage tous les scénarios, apocalypse comprise.

Finalement, il arrive à sa conclusion : un ancien petit ami d'Angela a dû laisser… « un résidu ». Et ce résidu a attendu patiemment son heure de gloire.

Nous restons tous là, à table, suspendus entre l'incrédulité, la comédie et la possibilité — lointaine mais délicieuse — qu'une partie de tout cela soit vraie.

Carlo écoute en silence. Angela, belle comme un soleil de minuit, la raconte avec une telle conviction que même les meubles la croient.

Personne n'a jamais su comment l'histoire s'était vraiment terminée.

Mais au moment où nous quittions la maison, les quatre enfants sortirent en courant pour nous dire au revoir. Trois blancs. Un noir.

Je regardai Carlo et lui dis :

« Quand tu t'es marié… tu as au moins pris la bonne taille d'anneau ? »

Il ne comprit pas. Et l'affaire en resta là.

Nando

LE MARIAGE

Je n'ai jamais été fait pour les formats. Ni à la naissance, ni à 62 ans. Mes pensées ont toujours marché en ligne droite vers l'action, et les mots restés en arrière n'ont survécu que comme des échos — un ton, un geste, un silence qui en disait plus que la phrase.

Et tout commença quand j'observais les couples du début des années 1900. Des mariages solides, des vies longues, et des trahisons gérées avec la plus ancienne philosophie jamais inventée : **si le cœur ne le voit pas, l'œil n'a pas mal.** À l'époque, tromper était un investissement familial. Les enfants étaient le sous-produit, le travail était le destin, et les noces étaient la seule vraie dépense — les enveloppes payaient la fête, le reste était à la charge du couple. On dit que c'était parce qu'il n'y avait

pas de télé. Pas de talk-shows. Pas de distractions. Rien que la nourriture, l'intimité et la vérité primitive d'être humain.

Alors, que fis-je ? Je commençai à me marier. Partout.

Pologne, 1985. La phase d'avant le mariage était un chef-d'œuvre : elle vous donnait tout, la parenté vous adorait, et tout le monde souriait parce qu'on savait qu'après la cérémonie… **vous vous débrouilleriez seul pendant les 50 années suivantes.**

Et comme j'avais été élevé huit ans dans une pension catholique, je tenais à deux phases : le rituel spirituel d'abord, les formalités légales plus tard. Beaucoup plus tard. Trop tard. En fait… jamais.

Entre 1985 et 1992, le monde crut que je m'étais marié presque trois fois. Les rituels étaient parfaits. La partie légale ? J'étais toujours « indisponible ».

Puis la vie fit ce que la vie fait toujours : elle m'envoya une femme qui habitait à cent mètres de chez moi. Elle cassa le système. Elle m'épousa, convaincue que c'était mon idée. Je le lui laissai croire. Parce que perdre face à elle me semblait la seule vraie victoire. Résultat : trois enfants, trente-trois ans de mariage.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Entre 1995 et 2015, je collectionnai onze autres mariages symboliques à travers le monde. Même rituel, même magie, même fuite. Les gens ne me croyaient pas. Ils ne me croient toujours pas.

Et un jour, je compris une chose simple : je ne pouvais pas épouser toutes les femmes de la terre. Je ne pouvais pas toutes les garder. Mais je pouvais garder les **moments**. Un à la fois. Parce que les femmes — toutes — ont toujours été supérieures à nous, les hommes.

Et je suis toujours là, à essayer encore de les conquérir, un moment à la fois. Parce que c'est le seul mariage auquel j'aie jamais sincèrement cru.

Nando

COVID-19

On m'a demandé si les changements apportés par la pandémie m'avaient obligé à ajuster quelque chose. Oui : ma patience. Tout le reste est resté pareil.

J'étais au bord de la mer quand tout commença. L'Italie regardait la situation à l'étranger comme on regarde une tempête au large : « Elle n'arrivera pas jusqu'ici. » Eh bien, si. Et elle ne frappa pas — elle enfonça la porte d'un coup de pied.

Mes amis, et les gens que je connaissais à peine, me regardaient avec pitié parce que je voyageais pour le travail. « Le pauvre », disaient-ils, comme si bouger m'exposait davantage, comme si rester immobile les rendait immortels. Puis ils tombèrent tous malades — certains légèrement, d'autres gravement, quelques-uns finirent à l'hôpital. Pas moi.

Je ne fis jamais ce que faisaient tous les autres : pas d'obsession du masque, pas de lavage compulsif, pas de renoncement aux baisers ni à la tendresse. J'employai ma propre méthode : être attentif aux **signaux extérieurs**, la seule vraie inconnue, la seule vraie menace. Et cela marcha.

Puis vint le coup de théâtre : je reçus le vaccin Pfizer — une étape nécessaire pour voyager. Et c'est là que j'inventai l'histoire : que Pfizer — oui, la même société qui fabrique le Viagra — m'avait donné un lot d'essai qui contenait la petite pilule bleue. Et que ma femme était si satisfaite qu'elle m'avait fait faire quatre doses.

Passer des dix minutes habituelles à deux ou trois heures par jour de sexe sain et vigoureux : un fantasme qui ne tarda pas à attirer l'attention. Les gens voulaient le numéro du lot. Je leur répondis que c'était une faveur spéciale d'une amie infirmière, passée plus tard à l'industrie du porno. Fin de la conversation.

La question elle-même est née pour ceux qui ont un **schéma**, pas une **structure**.

J'apprécie la proposition, je la décline, et je passe à autre chose.

Bonne journée.

Nando

LA PAUSE INATTENDUE

Le moment où tout s'arrête sans vous demander la permission.

Quand je me croyais fort, intouchable, presque impossible à arrêter — quand personne ne m'avait jamais battu — c'est précisément à ce moment-là que je fus stoppé net. Pas par choix. Parce que le système ne pouvait plus supporter mon poids.

Ce n'étaient plus des événements. C'étaient des signaux unilatéraux, qui répétaient tous la même question, la martelant sans relâche :

« Qui diable êtes-vous censé être ? »

Ahahahah.

Le premier avertissement arriva avec les robots d'indexation américains : ils prirent d'assaut mon site par vagues. Un raid numérique, pas un accident.

Et pourtant, je n'avais ni SEO, ni ADS, ni plan marketing, ni trafic payant. Seulement 1024 livres numériques — mes amis — et pas de parrain, pas de sponsor, pas de protecteur. Un orphelin littéraire sans filet de sécurité.

Indépendant d'esprit et d'idées, oui. Mais dans l'action, je devenais dépendant — contraint à la dépendance par les limites de l'infrastructure. Comme quand une femme met son mari à la porte et se fait belle pour aller retrouver son amant. Un coup d'État domestique. Sauf que je n'étais pas le mari, et que je n'étais pas l'amant.

Et la question revenait sans cesse, partout :

Qui êtes-vous ? Le protocole d'authentification défaillant du système.

Mes cinq IA me demandaient de m'arrêter. Demande d'arrêt pour détection d'anomalie. Leurs archives ne gardaient aucune trace de quelqu'un comme moi : j'étais devenu une anomalie. Protocoles coupés. Mode de sécurité enclenché.

Le problème n'était pas le contenu — riche de valeur — c'était la rapidité des idées, ces perpétuels changements de vitesse. Les schémas ne parvenaient plus à générer de réponses.

Et puis tout commença à s'effondrer :

le système web qui m'hébergeait — le squelette loué qui portait mon organisme la page des archives qui se brisait — le coffre-fort de la mémoire qui se fendait les dépendances qui explosaient — l'échafaudage qui cédait des projets construits pour trois chiffres qui sautaient au quatrième — des architectures jamais conçues pour une pression à quatre chiffres.

Pour continuer, il m'aurait fallu accéder à des systèmes ENTERPRISE complexes — les bouteilles d'oxygène de qualité industrielle d'internet, là où vivent aujourd'hui META, CNN, MICROSOFT, GOLDMAN SACHS, BANK OF AMERICA.

Moi, avec mes soixante-dix euros par mois, debout parmi les géants. Ahahahah.

Alors, je m'arrêtai. Il n'y avait pas d'alternative. J'exécutai un arrêt forcé. Les autres livres attendraient. Je savais comment les faire — bien sûr que je le savais.

Cela devint le billet numéro 44. Dans la kabbale, le 44 signifie *la table est mise, le rituel est prêt*. Et j'avais tout dressé à la perfection. Les invités allaient arriver.

Et je ne voulais pas qu'ils me trouvent pris au dépourvu après une pause inattendue.

Mais alors, cela arriva… Je repartis plus fort qu'avant. Je redémarrai, l'esprit surcadencé. J'avais cent bâtons de dynamite en moi et une seule mèche émotionnelle, parce que j'avais enfin compris pourquoi j'existais.

Pour une seule raison : écouter les gens et les entendre dire la même phrase, chaque fois :

Qui êtes-vous ? Le seul compliment dont j'aie jamais eu besoin.

Et je continuerais à me taire, à laisser parler le silence. Parce que les faits parlaient pour moi — comme mon père me l'avait appris. Son héritage, ce n'étaient pas des mots, c'était une posture.

Nando

LAS VEGAS

Pendant la période du Covid, en 2021, mon téléphone n'arrêtait pas de sonner. Des femmes que je connaissais et des femmes que je n'avais jamais rencontrées appelaient sans cesse, me demandant des conseils, des avis, des impressions, des analyses. Elles ne voulaient pas de solutions — je n'en ai jamais proposé. Elles voulaient quelqu'un qui leur montre leurs points faibles. Et ma façon de voir les choses me donne des opportunités, pas des remèdes.

Pourtant, je n'étais pas médecin. Pas psychologue. Pas psychiatre. Pas prêtre. Pas petit ami. Pas l'étoffe d'un mari. Et je n'avais aucun diplôme qui pût justifier une activité de conseil.

Je n'étais qu'un filou débrouillard du Sud de l'Italie, spécialisé en expérience.

Un ami napolitain — le genre qui a toujours une idée — me dit : « Monte une entreprise. Appelle-la **Universe for Women**. Elles se connectent, elles paient, et toi, tu réponds. Tu le fais déjà gratuitement. »

Il ne me fallut pas longtemps pour la construire. Et il ne me fallut pas longtemps pour brûler plus de 100 000 dollars. Cette version de Nando avait de l'argent, mais pas beaucoup de cervelle. Beaucoup d'instinct — celui qui, à un certain point de l'histoire, cesse d'être utile.

Je fus même invité par l'une des grandes sociétés du porno de Las Vegas. On voulait que quelques actrices travaillent dans des centres d'appels, pour répondre aux femmes au téléphone. Je me retrouvai dans une salle avec le producteur, le CEO et **320 stars du porno**. Et croyez-moi : ce n'était pas facile. Pas du tout. Penser qu'un seul homme pouvait les tenir sous contrôle était déjà

une erreur. Ajoutez l'argent et les intérêts, et c'est toute la table qui se renverse.

Heureusement, avant mon départ, un vieil ami m'avait dit : « Pars avec peu d'argent liquide et ton billet de retour déjà payé. » Sinon, je serais resté là-bas pour toujours — un sans-abri chic entouré de toute cette beauté.

Le site s'effondra avant même le lancement de la start-up. Pour une raison simple : si vous travaillez et que vous mettez de la chaleur à côté de la paille sèche, elle prend feu. Et vous ne savez jamais quels dégâts cela fera.

Nando

Ce jour-là seulement, je compris enfin que je ne serais jamais avec toutes les femmes — mais que l'idée d'une à la fois en valait la peine.

LE BAGAGISTE DE L'HÔTEL

J'étais confortablement assis sur un canapé d'hôtel, un après-midi de printemps, mon café terminé, en attendant l'arrivée de quelques collègues.

C'est alors que je la vis entrer.

Elle portait une robe légère à fleurs qui semblait parfaitement conçue pour le temps qu'il faisait, et elle avançait avec cette élégance sans effort qui change aussitôt la température d'une pièce.

Nos regards ne se croisèrent jamais.

Ils n'en avaient pas besoin.

Mon instinct primitif de Calabrais termina son analyse en trois secondes environ.

Belle femme. Sourire dangereux. Distraction sérieuse.

Le personnel de la réception l'avait remarquée, lui aussi.

En fait, ils devinrent soudain des employés extrêmement motivés.

Tout le monde voulait l'aider.

Tout le monde voulait porter ses bagages.

Tout le monde voulait se rendre utile.

Quand elle demanda si quelqu'un pouvait monter ses bagages jusqu'à sa suite, je pris une décision qui n'avait absolument rien à voir avec le professionnalisme.

J'ôtai ma veste.

Je froissai ma chemise.

Je composai mon visage pour avoir l'air légèrement sous-payé.

Et en moins d'une minute, je devins le tout nouveau bagagiste de l'hôtel.

Un rapide regard au personnel de la réception suffit à leur faire garder le silence.

Ils voulaient voir jusqu'où j'irais.

Honnêtement ?

Moi aussi.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au cinquième étage.

J'avais la clé de la suite à la main.

J’ouvris la porte et portai ses bagages à l’intérieur.

Elle fouilla dans son sac pour me donner un pourboire.

Je souris.

« Vous aimeriez rire d’une chose qui s’est passée hier avec un client ? »

Elle eut l’air perplexe.

Puis curieuse.

« Absolument. »

Elle ferma la porte.

Elle s’assit sur le lit.

Je restai debout.

Je commençai par une blague.

Puis une autre.

Puis une histoire.

Nous parlâmes pendant deux heures sans voir le temps passer.

Elle était extrêmement intelligente.

Et elle était très drôle.

Finalement, elle me regarda et demanda :

« Depuis combien de temps travaillez-vous dans cet hôtel ? »

« Un mois environ. »

Elle sourit.

« Et que faisiez-vous avant ? »

« Eh bien… »

Je pris la parole.

« J'étais voleur. »

Elle haussa un sourcil.

« Mais pas un voleur ordinaire. »

« Que voliez-vous ? »

« Le cœur des femmes. »

Elle éclata de rire aussitôt.

« Je les rendais amoureuses, je leur disais toujours la vérité, je les aimais comme il se doit… et puis je disparaissais. »

Désormais, elle était entièrement prise au jeu.

« Est-ce qu'on peut arrêter de faire semblant et parler franchement ? »

« Bien sûr. »

Je la regardai et dis :

« La vérité est simple. Vous et moi, nous sommes censés nous fiancer d'abord et nous marier ensuite. »

Elle éclata de rire.

« Eh bien, poursuivis-je, vos parents ont sans doute l'air traditionnels, alors dix ans de fiançailles, cela semble raisonnable. »

À ce stade, elle pleurait de rire.

« Mais l'alchimie, elle, peut s'évaluer tout de suite. Nous devrions au moins vérifier votre capacité à me rendre heureux. »

Encore un rire incontrôlable.

« Il me faudra aussi assez de temps pour divorcer de ma femme et, le moment venu, marier ma fille grâce à votre contribution financière. »

Elle me regarda et demanda :

« Nando… pourquoi est-ce exactement à moi de vous rendre heureux, et pas l'inverse ? »

Je souris.

« Parce que la Calabre vient d'approuver un protocole qui autorise un rapport sexuel d'une durée maximale d'une heure et trois minutes. »

Elle n'arrivait plus à respirer tant elle riait.

« Pourquoi une heure et trois minutes ? »

« L'heure, c'est pour la femme. »

Je marquai une pause.

« Les trois minutes, c'est pour l'homme. »

À ce moment-là, elle s'abandonna complètement au rire.

Puis je me levai.

« Je devrais y aller, maintenant. »

Elle eut l'air déçue.

« Ma nature romantique et ma timidité m'empêchent de formuler des demandes », dis-je.

« Mais si vous souhaitez demander quelque chose, je suis disponible. »

Encore des rires.

Quelques jours plus tard, je l'emmenai dîner.

Nous devînmes amis.

Peu après, je lui rendis visite chez elle.

Elle me présenta son mari.

La vie a un étrange sens de l'humour.

La seule chose qu'elle ne cessait de me répéter, c'était :

« Où étais-tu trois ans plus tôt ? »

« Pourquoi ne nous sommes-nous pas rencontrés avant ? »

Je souris et lui donnai la seule réponse honnête que j'avais.

« Parce qu'à ce moment-là… »

« J'avais cessé d'être un voleur. »

Nando

LE NOUVEAU PASSEPORT

Je viens d'arriver à l'aéroport de Fiumicino, à Rome, prêt à embarquer sur le vol qui me ramène chez moi.

J'étais parti depuis longtemps, et New York m'attendait : l'odeur qui monte des bouches d'égout, les camions-poubelles qui passent le matin, la musique dans le Queens, et cette même femme qui hurle toujours :

« Hé, espèce d'enfoiré de Blanc, dégage ta bagnole de ma place de parking. »

C'est ça, chez moi. C'est ça, mon Amérique.

Au contrôle des passeports, un agent m'arrête pour une vérification de routine.

Ils sont deux.

Ils se regardent. Échangent un coup d'œil. Puis me demandent de les suivre.

Et moi, je me dis :

Où est-ce qu'on va ?

Nous entrâmes dans un petit bureau.

Ils ouvrent un terminal de police, lancent une nouvelle vérification, contrôlent tout encore une fois et arrivent enfin à leur conclusion.

L'un d'eux me regarde et dit :

« Monsieur Frega, nous devons vous dire quelque chose.

Ici, en Italie, nous pouvons vous laisser partir.

Mais une fois que vous aurez atterri à New York, il y a un risque sérieux qu'on vous renvoie.

Sur la photo de votre passeport, vous avez vingt kilos de plus qu'aujourd'hui.

Vous avez donc deux options :

soit vous allez dans un fast-food et vous prenez vingt kilos d'ici ce soir…

soit vous rentrez dans votre ville et vous demandez un nouveau passeport avec une nouvelle photo. »

Silence.

Je crus sincèrement qu'ils plaisantaient.

J'attendis les caméras cachées.

Je m'attendais à ce que quelqu'un surgisse et m'annonce que je faisais partie d'une émission de canulars italienne.

Rien.

C'était la vraie vie.

Je me dirigeai vers le comptoir d'UNITED AIRLINES.

Je suspendis mon vol international.

Je réservai un vol intérieur.

Je rentrai chez moi en avion.

Coût total de la plaisanterie :

420 euros.

Je n'étais pas en colère.

Je n'étais pas nerveux.

Je souriais du début à la fin, en essayant de trouver ce que j'allais raconter à ma famille quand elle me verrait revenir à la maison quarante-cinq minutes après être parti pour l'Amérique.

Heureusement, quarante-cinq minutes de vol suffirent pour bâtir une explication crédible.

Ma femme vint me chercher à l'aéroport.

Elle avait l'air inquiète.

Je lui dis de se détendre.

Je devais seulement mettre à jour quelques détails de mon passeport.

Rien de plus.

Le lendemain matin, deux amis m'aidèrent à accélérer les choses.

Lui était sous-officier de police.

Elle était inspectrice de police.

Ils m'emmenèrent à l'hôtel de police pour s'occuper des formalités d'urgence.

Tout se déroulait sans accroc :

paiements, documents, informations personnelles, casier judiciaire, certificats judiciaires, photos de passeport.

Tout.

Puis l'inspectrice derrière le bureau me regarda et demanda :

« Comment avez-vous perdu vingt kilos en seulement quelques mois ? »

La réponse était simple.

Quand on n'a pas d'argent, la première chose qui en souffre, c'est la nourriture.

Et quand la nourriture disparaît, le poids suit généralement.

Elle hocha la tête.

La conversation aurait dû s'arrêter là.

Mais il y a toujours un **mais.**

Et je n'ai jamais été particulièrement doué pour me mêler de mes affaires.

Elle me regarda de nouveau.

« Que voulez-vous dire ? »

Je la regardai et répondis très sérieusement :

« Eh bien…

J'ai perdu vingt kilos.

Mais apparemment, quand la graisse disparaît, certaines mensurations stratégiques deviennent nettement plus visibles.

Et je ne suis pas tout à fait sûr que cela relève des mises à jour biométriques. »

Silence.

Elle cessa de taper.

Elle me regarda.

Je la regardai.

Mon ami — le policier — sortit de la pièce, parce qu'il refusait de rire avec l'uniforme sur le dos.

L'inspectrice finit par prendre la parole.

« Monsieur Frega… attendez ici, je vous prie. »

Elle appela Rome.

Aujourd'hui encore, je ne sais pas comment elle a expliqué cette conversation.

Tout ce que je sais, c'est que quinze minutes plus tard on m'a remis mon nouveau passeport et on m'a poliment prié de partir sans autre commentaire.

Ce jour-là, j'appris quelque chose d'important :

les gouvernements surveillent bien des choses.

Heureusement, pas tout.

Bienvenue en Amérique.

Nando

ÊTES-VOUS SUPERSTITIEUX ?

Ma première réaction, c'est le rire — long, incontrôlable, nécessaire. Parce qu'une vie comme la mienne, que le destin a obligée à s'écrire en cinquante-cinq livres, est déjà la preuve que l'impossible se cache dans les faits, et non dans les fantasmes.

L'incipit de ce matin n'est qu'une façon de faire sourire quelqu'un, et de le faire un peu réfléchir.

Brève chronique de l'impossible

- **1965** – Je nais à la maison. 5,8 kg. Cyanosé, presque noir. Personne ne sourit. Tout le monde veut seulement savoir si je vais m'en sortir.

- **1970** – Accident de vélo. Un levier de frein m'entre droit dans l'œil. Je saigne, je vais à l'hôpital, et trente minutes plus tard je suis de retour à la maison comme si de rien n'était.

- **1977** – Je passe douze mois chez mes grands-parents, dans un village encore régi par la logique de la Seconde Guerre mondiale — alors que la guerre s'était achevée 32 ans plus tôt.

• **1981** – Opération lourde sous anesthésie générale. Personne ne remarque que je suis éveillé. Je suis en silence chaque étape de l'intervention. La bouteille d'oxygène est vide.

• **2001** – À Saint-Domingue, déclaré mort après 14 heures de coma éthylique. Je me lève et je prends mon petit-déjeuner.

• **2006** – Sept tumeurs malignes. Trente jours d'espérance de vie. Aujourd'hui, nous sommes en 2026, et je ris encore.

• **2015–2019** – Cinq épisodes de coma clinique. On ne me donne plus que quelques heures à vivre. Je reçois une facture de pompes funèbres de 3 500 € avec pour motif de paiement : **« défaut de décès ».**

• **2020** – Le COVID arrive. Nous sommes environ vingt-cinq personnes à la plage. Ils me regardent partir pour l'Amérique du Sud, presque désolés que je sois le premier exposé. Tout le monde attrape le virus. Je les regarde de loin, en souriant.

• **2022** – Je deviens écrivain. Soixante-douze livres en trois ans. Publiés en douze langues. Je ne suis pas encore éditeur, et tous les autres courent après l'argent pour « trouver des lecteurs ».

Ma littérature ne s'achète pas par algorithme — on ne peut l'atteindre que par la volonté de lire.

• **2025** – Je vis six mois au Portugal avec seulement 70 € par mois pour manger. Une maison de neuf personnes et des conditions d'hygiène qui se passent de commentaire.

• **2026** – Un voisin me demande de l'accompagner chez sa sœur, à quelques kilomètres, parce qu'il a peur d'un chat noir qui, chaque fois qu'il le voit, lui porte malheur. Nous arrivons. Le chat noir me regarde de loin, ne dit rien, se touche les couilles et s'enfuit.

Nando

LA CLÔTURE NARRATIVE FINALE

Il y a un moment — il arrive toujours tard — où un homme cesse d'expliquer sa vie et se contente de s'y tenir.

Pas comme un survivant. Pas comme un témoin. Comme le seul qui connaisse la géométrie cachée derrière chaque événement impossible.

Je n'ai pas distancé la mort. Je n'ai pas déjoué les systèmes. Je n'ai pas négocié avec le chaos.

J'ai traversé tout cela avec la même architecture qui m'a façonné bien avant que je la comprenne.

Certains appellent cela la chance. Certains l'appellent l'instinct. Certains l'appellent la folie.

Moi, je l'appelle la structure.

Et la structure ne demande pas d'applaudissements. Elle n'a pas besoin de pardon. Elle n'attend pas de reconnaissance.

Elle ferme la porte. En silence. Complètement. Comme une lame qui regagne son fourreau.

C'est la fin de l'histoire. Mais pas la fin de l'homme.

Parce que ce qui est impossible pour les autres est simplement ma normalité.

Nando

NOTE DE L'AUTEUR

Si vous arrivez jusqu'ici, vous avez déjà compris quelque chose d'essentiel : ce livre n'a jamais été fait pour vous divertir.

Il était fait pour vous situer.

Chaque page, chaque entaille, chaque moment impossible n'a pas été écrit pour impressionner — mais pour révéler la structure qui sous-tend une vie qui a refusé de s'effondrer quand elle aurait dû.

Je n'ai pas signé ce livre pour m'expliquer. Je l'ai écrit pour laisser une trace à ceux qui vivent en dehors des marges, à ceux qui reconstruisent avec rien, à ceux qui savent que la discipline n'est pas une vertu — c'est un mécanisme de survie.

Si mes histoires semblent incroyables, c'est très bien. Je les ai aimées, pas vous.

Si elles semblent trop tranchantes, trop directes, trop nettes, souvenez-vous que les lames ne s'excusent pas de couper.

Ce n'est pas la fin d'un voyage. C'est la fin d'un chapitre d'une vie qui continue d'avancer même quand le monde s'attend à ce qu'elle s'arrête.

Merci d'avoir lu. Pas d'avoir cru. Lire suffisait.

— Nando

CLÔTURE

« Je ne regarde pas en arrière. Je n'idéalise pas. Je porte l'architecture plus loin. La structure ne s'efface pas — elle se réplique. Voilà pourquoi Gillette est impossible : parce qu'elle continue de respirer à travers tout ce que je construis aujourd'hui. »

Ferdinando Frega